

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettres américaines

Pierre Brodin

Volume 11, Number 6, November–December 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodin, P. (1969). Lettres américaines. *Liberté*, 11(6), 113–116.

Lettres américaines

Sanche de Gramont, *The French, Portrait of a People* (New York, 1969, 479 pp, Putnam's Sons, \$7.25)

Avez-vous lu *The Italians*, de Luigi Barzini ? Ce livre substantiel, brillant, ironique, a irrité un certain nombre d'Italiens et amusé beaucoup d'Américains. *The French*, de Sanche de Gramont, risquent d'avoir le même sort : ils charmeront ou, en tout cas, intéresseront les Américains et feront grincer des dents à plus d'un lecteur français.

Il est aisé de voir pourquoi nos compatriotes se hérissent à la lecture de cet essai. Je sais bien — pour en avoir souffert moi-même — que les imprimeurs ajoutent souvent leurs propres fautes à celles des dactylographes — mais il sera tout de même permis de reprocher à l'auteur d'avoir écrit son livre trop vite et de ne pas avoir corrigé de fâcheuses négligences orthographiques ou erreurs de fait. L'ami de la reine Christine, assassiné sur les ordres de celle-ci, ne s'appelait pas Morraldeschi, mais Monaldeschi. Le prénom de M. Cassou n'est pas René, mais Jean. La dame qui, chez Proust, préside au petit cercle fréquenté par Odette et Swann, s'appelle Mme Verdurin et non Mme de Verdurin) Deux des anciens compatriotes français en Inde étaient Pondichéry et Yanaon, et non ce que l'auteur ou l'imprimeur voudrait nous faire croire. Il n'est pas du tout certain que Robespierre se soit suicidé avant d'être guillotiné. Jules Ferry n'est pas mort trois ans après Lang Son, « en disgrâce », mais en 1893, huit ans après l'affaire du Tonkin, et nullement oublié (il aurait pu, s'il avait accepté quelques suffrages de la Droite, se faire élire président de la République). Les « Gaullistes » ne sont pas un parti monolithique, mais une coalition. La C.G.T. n'est pas la

Confédération « des Travailleurs », mais la Confédération Générale du Travail. Bruno n'était pas seulement une « vieille dame patriote », mais une personne de haute valeur, femme et mère de deux philosophes fameux, Fouillée et Lachelier. Les architectes qui obtiennent le Prix de Rome n'ont pas jusqu'à leur mort, des commandes garanties par le gouvernement. Kléber n'était pas maréchal de France. Etc. Quelques généralisations hâtives, basées sur des enquêtes journalistiques dépourvues de toute valeur, ont été acceptées à la légère : ainsi, on nous assure que les Français non seulement lisent peu, mais sont un des pays qui lisent le moins de livres ! Voyons, voyons... Et la France n'a pas le monopole des homonymes (ou homophones) et la langue française n'est pas « appauvrie » : tout au plus pourrait-on dire qu'elle est exigeante ou, plus exactement, que ses défenseurs les plus ardents sont exigeants pour elle.

On pourrait accumuler ce genre de détails et dresser un sombre bilan des imperfections du livre de M. de Gramont. Il serait regrettable, cependant, de s'en tenir là. L'auteur est incontestablement de bonne foi ; il est courageux, honnête, c'est un observateur sérieux des mœurs et de la civilisation française, et sa culture est très supérieure à celle de la plupart des essayistes contemporains qui ont essayé d'écrire sur les Français.

A mon sens, le handicap le plus sérieux de M. de Gramont est d'avoir écrit son livre pour un éditeur, un « marché » et un public américain et d'avoir regardé son sujet d'un point de vue un peu trop anglo-saxon. Entendons-nous : je ne reproche point à M. Gramont d'être passé par Yale, d'avoir travaillé pendant une douzaine d'années pour des journaux et revues du Nouveau-Monde, d'avoir été imbu, plus ou moins consciemment, de la philosophie politique anglo-américaine. Je regrette seulement qu'il n'ait pas essayé de *dominer* davantage son sujet, de s'élever au-dessus de ses préjugés (français ou américains), de se demander en quoi les Français sont originaux et non pas pourquoi ils ne sont pas comme ils devraient être. Si M. de Gramont avait lu Péguy avec attention, il aurait compris que Dieu lui-même, qui connaît bien les défauts de ses créatures, ne condamne pas les Français pour ce qu'ils ne sont pas... Mais, peut-être, comme l'a suggéré un Allemand, Dieu est-il français ?

M. de Gramont n'aime pas la bourgeoisie française. Il a raison de critiquer — après bien des Français ! — l'égoïsme, la méfiance, le goût du secret, la mesquinerie, etc... du bourgeois philistin traditionnel, mais il faudrait aussi parler des « vertus » bourgeoises (économie, patriotisme, abnégation, sens de la famille, etc...) et les mettre dans l'autre plateau de la balance... De même, il est facile de condamner le conformisme et le matérialisme américains, mais les observateurs objectifs placent en regard de ces traits discutables, la générosité américaine, la largeur de vues, l'imagination et le *know-how* du *businessman* américain, l'idéal de bonheur que poursuit incessamment l'Américain, et bien d'autres qualités qui nous aident à mieux saisir la complexité de l'âme américaine. L'auteur des *Français* ne place guère dans la colonne du positif que l'excellence de la cuisine française, que nous ne contestons pas, certes, mais qui n'est tout de même qu'un aspect, entre autres, de la civilisation de notre pays.

L'histoire de France confine parfois à la mythologie. Mais chaque nation a sa mythologie. Pourquoi faire grief à la France seule de ses mythes ? La centralisation, la bureaucratie, ont engendré, certes, bien des abus et, probablement, bien des maux. Mais la décentralisation et l'anarchie ne sont pas des panacées, et l'auteur, comme le lecteur, le sait bien. Pourquoi enfoncer des portes ouvertes ?

La radio et la télévision françaises sont contrôlées par le gouvernement. C'est peut-être un mal. Mais la B.B.C. et la TV britanniques le sont aussi, ce qui ne les empêche pas d'être admirées par bien des Français... La presse française a été souvent accusée, dans le passé, de n'être pas indépendante, et peut-être y avait-il du vrai dans ce jugement, à l'époque des *fonds secrets*... Mais a-t-on jamais empêché *Le Canard Enchaîné* de critiquer, chaque semaine, le gouvernement, et *Le Figaro* et *Le Monde* de manifester ouvertement leur désaccord avec la politique de celui-ci ? Il me semble, pour ma part, qu'aucun manuel de civilisation française n'est complet s'il ne mentionne *Le Canard Enchaîné*, *Minute*, les chansonniers, le Système D, la belote, le tiercé, les cours du Collège de France, les dessins de Sennep, de Jean Effel et de Faisant, les films de Godard, Truffaut et Lelouch, les histoires marseillaises, les pêcheurs à la ligne, l'ouverture de la chasse, les clubs de voile, le pastis, les fraises des bois, les prêtres-ouvriers, la

haute banque protestante, et une centaine d'autres choses que je n'ai pas trouvées ou qui ne sont qu'effleurées dans *The French : portrait of a people*.

Autre chose : était-il nécessaire aussi de parler des problèmes conjugaux de M. et Mme Michelet et de raconter, dans un contexte sérieux, des histoires de corps de garde ? Certes faut-il qu'elle soit exacte, significative, et, si possible, de bon goût...

M. de Gramont ne m'en voudra pas si je lui rappelle qu'il a été, jadis, assez brièvement, il est vrai - élève du Lycée Français de New-York. Il a gardé de sa culture française un esprit critique acéré, un goût de la satire et un certain don de l'épigramme, un amour déçu pour un idéal inaccessible... J'espère que ses succès de journaliste, que je m'en voudrais de sous-estimer, ne lui offriront pas la tentation d'écrire des *best sellers* un peu trop ambitieusement et hâtivement conçus et surtout ne le détourneront pas du roman, — un genre qu'il a déjà pratiqué avec succès et dans lequel il pourrait faire une très belle carrière.

PIERRE BRODIN